

ROGER
FRISON-ROCHE



**D J E B E L
A M O U R**

ROMAN

ARTHAUD

Extrait de la publication

ROGER FRISON-ROCHE

DJEBEL AMOUR

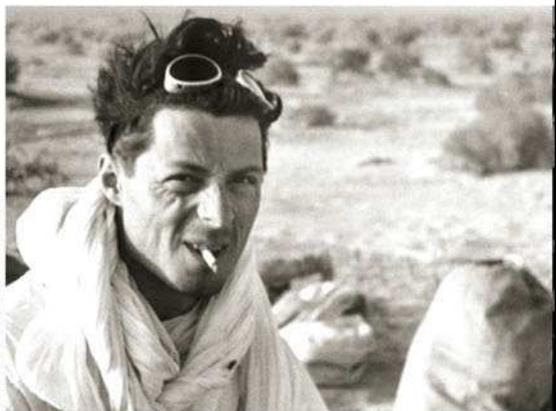
ROMAN

En 1949, Frison-Roche, alors journaliste pour *L'Écho d'Alger*, découvre en plein Sahara le palais de Kourdane, « où frémit encore l'âme d'Aurélie Picard, la princesse Tidjani »...

L'histoire de cette jeune Française lui inspirera trente ans plus tard un de ses plus grands succès : *Djebel Amour*.

1870 – Aurélie Picard, une jeune fille de province, séduit un prince algérien qui est aussi le chef spirituel de toute l'Afrique du Nord, Si Ahmed Tidjani. Son époux la mène d'abord à Alger, où cette union fait scandale, puis jusqu'à son fief d'Aïn Madhi, en plein désert, où elle découvre un milieu hostile et doit affronter les favorites du souverain... Peu à peu, elle apprend l'arabe et adopte les coutumes de son nouveau peuple, devenant pour tous « Lalla Yamina ». Elle ne donne pas d'héritier à la dynastie, mais lance de grands travaux agricoles, la construction de dispensaires, de puits, d'écoles, et gagne la confiance et le respect de ceux qui avaient d'abord regardé avec défiance cette petite blanche catholique.

Photo : © R. Frison-Roche



ARTHAUD

Extrait de la publication

Roger FRISON-ROCHE

DJEBEL AMOUR

ARTHAUD

© Arthaud, Paris, 2006
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris Cedex 13
© Flammarion, 1978

Tous droits réservés
ISBN : 978-2-0812-6036-8

AVANT-PROPOS

*J'ai découvert Kourdane, où se passe une partie de l'action de ce roman, en 1949. Pour être précis, le 10 juin. J'accomplissais pour le compte de L'Écho d'Alger une grande enquête dans les coins les plus reculés de l'Algérie¹, ceux qui étaient restés à cette époque en marge de notre colonisation. Traversant le djebel Amour en jeep, accompagné de mon ami le dessinateur Charles Brouty, j'arrivai un matin en vue du palais de Kourdane, construction insolite au pied de l'Atlas saharien, face à l'immensité du Sahara. Le palais et ses annexes gisaient dans le silence et la touffeur de l'été saharien. Les jardins abandonnés étaient envahis par les ronces, les jujubiers, l'alfa, et l'odeur pénétrante du chikh*² flottait sur les ronciers, anciens parterres de roses revenus à l'état sauvage.*

Nous visitâmes le palais, accompagnés d'un serviteur noir aussi décrépît que son environnement. C'était une maison morte

1. Vous trouverez en fin d'ouvrage l'article consacré à Aurélie Picard lors de cette série de reportages.

2. Les mots arabes, en italique marqués d'un astérisque (lors de leur première occurrence), sont expliqués dans l'index, en fin d'ouvrage.

Djebel Amour

que nous parcourions et, pourtant, une présence féminine aussi obsédante qu'un fantôme nous y suivait pas à pas. À droite et à gauche d'une grande glace au cadre de bois sculpté, les photos des hôtes de jadis nous contemplaient : ce prince de légende était laid, obèse et engoncé dans la triple épaisseur de ses burnous ; elle, vêtue à l'européenne, dans la splendeur de la cinquantaine, superbe et dominatrice, avait la majesté d'une souveraine.

Dès lors, je fus intrigué. Qui donc était cette femme que chacun ici vénérât encore seize ans après sa mort ?...

Le même soir, nous étions les hôtes de Si Chenati, mokkadem de la zaouïa* d'Aïn Madhi, remplaçant le Grand Maître, à l'époque en tournée en Afrique centrale.*

Nous passâmes la nuit dans l'une des chambres du monastère, envoûtés par les chants religieux qui montaient de la mosquée où s'assemblaient les pèlerins autour de la tombe du fondateur de l'ordre, Si Mohamed el Kebir !

De retour à Alger, je n'eus de cesse de rechercher tout ce qui pouvait concerner la vie étrange d'Aurélié Picard. Pour cela, je retournai à Aïn Madhi en 1955. L'époque était mal choisie, la rébellion était latente partout et virulente dans l'Aurès. Pourtant désireux de revoir, avant mon retour en France, ces ksour et ces zaouïas mystérieuses de l'Atlas saharien, je me rendis à Kourdane et Aïn Madhi. Ma femme et mes enfants m'accompagnaient. Une famille amie suivait dans une seconde voiture.*

Kourdane reposait dans le silence et l'oubli. Il y avait un peu plus de poussière sur le piano et sur les partitions abandonnées : rien que des valses !

Mais, sur la grande place d'Aïn Madhi, à l'intérieur des remparts, une foule d'hommes semblaient tenir une réunion mouvementée. Nous nous arrêtâmes devant la grande porte de la zaouïa ; des groupes inquiétants nous entourèrent. Je compris

Avant-Propos

mon imprudence : je venais de tomber en pleine réunion de fellaga ! Il fallait repartir, et vite ! Je demandai à voir Si Chenati. Il était absent, mais un thaleb me reconnut. J'avais été l'hôte de la zaouia, ma personne était sacrée.*

— Repars vite ! me dit-il. Je te connais ! Mais je suis le seul et, en l'absence de Si Chenati, ma parole ne tiendra pas longtemps en respect cette foule. Ne reprends pas la même piste, elle est dangereuse. Va par le sud, et rejoins directement Laghouat sans passer par Tadjemout.

Je suivis son conseil.

1960. Je remonte du Tchad et du Ténééré avec la deuxième mission Berliet. Nous nous arrêtons à Fort-Lallemand, près de Hassi Messaoud. Le chef de poste, un capitaine de la Légion, y garde un contingent de prisonniers parmi lesquels des notables musulmans.

— Si vous voulez, me dit-il, ce soir, j'inviterai quelques-uns de mes hôtes à prendre le thé, vous pourrez causer ! Ils sont intéressants.

À l'heure dite, un petit groupe de cinq à six Arabes, vêtus à la saharienne, nous rejoint. On boit le thé à la menthe. Mon voisin se penche vers moi.

— Tu ne me reconnais pas ? Si Chenati, mokkadem d'Aïn Madhi !

— Que fais-tu là ? dis-je, car il était connu pour ses sentiments francophiles, comme tous ceux de la secte des Tidjani.

— Je vais t'expliquer. Les patrouilles françaises viennent durant la journée et nous disent : « Ne ravitaillez pas les fellaga, sinon, on vous arrête ! » Puis elles retournent se clôturer dans leurs postes. Les fellaga viennent en pleine nuit. Se font ouvrir nos greniers : « Donne ou nous te coupons la gorge ! » Qu'aurais-tu fait à ma place ? J'ai donné, et je préfère être prisonnier.

Djebel Amour

Deux jours plus tard, je m'arrête à Temacine, dans l'oued Rhir. Là se trouve la fameuse zaouia de Tamellah, rivale d'Aïn Madhi et désormais toute-puissante depuis la mort d'Aurélie. Le mokkadem me reçoit avec courtoisie dans le salon d'apparat. Une très belle photo d'Aurélie y figure dans un cadre d'argent. Je feins l'ignorance.

— Qui est cette femme ? dis-je.

— Une Française, une roumia, qui pendant soixante ans a administré la secte mieux que nous. Une sainte !

— Elle était chrétienne ?

— Elle s'est convertie à la foi musulmane avant de mourir.

A-t-il dit la vérité ? C'est son secret ! Je ne le trahirai pas.

Car tout ce que je raconte dans ce livre est vrai.

Biographie romancée ou roman, le lecteur appréciera !

Roger Frison-Roche

Djebel Amour

Le cavalier et sa monture, figés dans une pose hiératique, immobiles et statufiés, dressaient leurs silhouettes sur une roche tabulaire, légèrement inclinée, affleurant comme un écueil sur la steppe d'alfa.

Le guerrier était vêtu d'une courte *cachabiah** de cavalier du Sud, en poil de chameau gris et noir, dont le capuchon relevé recouvrait en partie le chèche blanc enroulé autour du front ; une ceinture en *filali** rouge, soutenue par deux bretelles doublées de cartouchières se croisant sur la poitrine, serrait les plis du vêtement très ample ; l'homme, bien assis dans la profonde selle à pommeau d'argent ciselé, scrutait l'horizon de l'est ; à l'aube, il avait relayé le *chouaf** placé en permanence depuis plusieurs jours par Si Bachir. Chaussé très court, les genoux légèrement ployés, il avait engagé profondément ses bottes en cuir fauve dans les étriers massifs à larges semelles prolongées par la tige d'un éperon d'acier à molettes irradiant comme les rayons du soleil. Son fusil à très long canon, au fût de cèdre, à la crosse ciselée et damasquinée, il le tenait au « présentez armes », incliné à 45°, le canon pointé vers le ciel, la crosse reposant sur la cuisse droite.

Djebel Amour

Il dominait un large horizon désertique où le seul bruit perceptible était le murmure presque insaisissable de l'alizé, caressant et courbant les touffes de *drinn**, d'alfa ou d'armoise éparses dans la plaine surchauffée où vibraient encore çà et là des colonnes d'air chaud. Un couple de kangas, les grises perdrix des sables, abandonna brusquement son nid dissimulé dans une butte de verdure et s'envola en caquetant, dans un grand bruit d'ailes. Un serpent naja, noir et la tête gonflée de colère, se glissa dans le nid abandonné et commença à gober les œufs.

Le chouaf, toujours immobile, s'intéressa distraitement à ce simple drame du désert : bien qu'il n'eût en apparence pas rompu son étonnante immobilité, il avait déjà remarqué, très haut dans le ciel, un faucon pèlerin ; tout n'était pas accompli ! Ayant décrit de larges orbites, l'oiseau de proie plongea vers le sol, sembla s'écraser sur la botte d'alfa, battit des ailes un instant sans toucher terre ; lorsqu'il reprit son vol, il tenait dans ses serres le naja qui, l'instant d'avant, avait dérangé le couple de perdrix.

Il y eut brusquement dans la touffeur du zénith un souffle nouveau, un courant d'air puissant qui parcourut le Sahara, venant du nord-est et se dirigeant vers le sud-ouest. Le visage basané du cavalier reçut la caresse du vent. Mais, comme la brume de sable se levait avec la brise, il releva son chèche au-dessus du nez, ne laissant qu'une mince fente entre ses voiles, dans laquelle luisait son regard de rapace.

La chaleur méridienne s'atténua : la brume de sable qui diluait les lointains du sud se dissipa peu à peu à mesure que diminuait la température ; quelques bancs de brume stagnaient encore dans les bas-fonds, mais on pouvait maintenant découvrir, tavelant la plaine de larges taches sombres, les fourrés touffus des grands pistachiers pluricentenaires, les *betoums** poussés dans les *daïas** d'argile où se maintient longtemps l'humidité souterraine.

Vers le sud et jusqu'aux limites de l'horizon, les derniers plissements de l'Atlas, monstrueuses écailles de sauriens bandées

en arceaux, tranchaient le désert en plans successifs, de moins en moins importants, de plus en plus lointains, jusqu'à n'être plus qu'un trait, sombre, aux limites de la vision humaine.

Vers le sud, la masse imposante et proche du djebel Amour étirait sa grande falaise aux synclinaux régulièrement alternés, aux strates hémicirculaires tachetées par les touffes maigres et espacées d'un maquis clairsemé.

La chaîne s'étirait ainsi du sud-ouest au nord-est, sans faille apparente, sinon quelques gorges secrètes, par lesquelles les tribus ouled naïl, délaissant à l'automne leurs pâturages d'El Richa ou d'Aflou en plein djebel, gagnaient avec les premières pluies leurs terrains de parcours ancestraux, entre l'Erg occidental et l'Atlas. Elles nomadisaient ainsi, dans un immense espace triangulaire, se gardant d'empiéter sur les parcours des Ouled Sidi Cheikh à l'ouest, ou sur ceux de la puissante tribu du *khalifa** des Larbaa à l'est.

En fait, les Ouled Naïl avaient de temps immémoriaux droit de pacage en ces lieux, mais le véritable maître, auquel ils payaient la *ziara**, en était le seigneur de la puissante confrérie des Tidjani, dont la ville sainte, Aïn Madhi, dressait son enceinte et ses tours au pied de la montagne.

Sur les crêtes du djebel Amour subsistait une mince frange de neige, festonnant la roche sur un ciel de cobalt étonnant de pureté, comme il l'est dans ces régions en hiver. Maintenant que l'après-midi s'allongeait comme les ombres portées des rochers, ce ciel lui-même changeait de teinte : de laiteux qu'il était au milieu du jour, il devenait de plus en plus foncé, tranchant par un outremer agressif sur les ocre et les roux du paysage.

Le cavalier posté en chouaf par Si Bachir tournait le dos à Aïn Madhi, la cité sainte. Le *ksar** de pisé rouge dressait une lieue à l'ouest ses hauts remparts flanqués des ruines des trente tours crénelées, témoins du grand siège de huit mois soutenu victorieusement contre les troupes d'Abd el-Kader et qui

avait valu au sultan de l'époque, en 1836, le qualificatif de Si Mohamed *el Kebir*, « le Grand » ! Quatre portes monumentales et fortifiées s'ouvrant aux quatre points cardinaux permettaient de passer dans l'enceinte.

Aïn Madhi en ce jour d'hiver 1873 était en effervescence, mais le chouaf, conscient de son rôle de guetteur, ne détournait pas son regard de la ligne d'horizon qu'il surveillait depuis le matin.

Parfois, rompant l'immobilité que lui imposait son cavalier, le cheval piaffait, sans que bougeât le buste de l'homme soudé à sa monture, puis la bête se campait à nouveau dans un parfait aplomb des quatre membres, se contentant d'encenser en faisant cliqueter son mors.

Par le long trait d'argent qui sinuait dans la plaine d'alfa, la piste chamelière, devait arriver le Maître. C'était le *mechbed** des caravanes venant de l'Est, un fil conducteur sans fin ni commencement, qui escaladait les buttes et les mornes, coupait dans les fonds. On aurait pu remonter cette piste pendant des semaines et des semaines sans en trouver le commencement, et elle se poursuivait vers l'ouest au-delà d'Aïn Madhi, le long de l'Atlas jusqu'aux cités fortes du Maroc, jusqu'à se perdre dans les flots de l'Atlantique. Pour le cavalier cependant, conscient de la position stratégique de la Ville sainte, la piste reliait surtout Laghouat, fief de la puissante tribu des Larbaa, à El Abiod Sidi Cheikh, bastion des redoutables Ouled Cheikh, ennemis héréditaires des Tidjani.

Le guetteur tournait le dos au couchant et, de ce fait, son regard d'une acuité perçante portait plus loin, à des distances auxquelles aucun œil de roudi, fût-il le plus exercé, n'eût pu discerner le très mince flocon de vapeur qui tout à coup venait d'éclorre, aux confins de l'horizon.

L'homme retint un cri exalté, attendit quelques instants, il fallait être certain !

Avant-Propos

Le mince trait de fumée grossissait imperceptiblement ; alors il ne put plus douter. Il fallait donner le signal. Debout sur ses étriers, il pointa son long fusil vers le ciel et tira un coup de feu. Dans le silence surprenant de la steppe le son porte loin ; les guetteurs placés par Si Bachir à la porte sud d'Aïn Madhi l'entendraient, il en était sûr.

Il reporta une dernière fois son regard sur la frange de poussière qui flottait et s'étirait, ondulante et capricieuse, grossissant de minute en minute : le seigneur arrivait !

Sa tâche accomplie, le cavalier, enfonçant ses éperons dans le ventre de sa monture, fit effectuer à celle-ci une demi-volte acrobatique et cabrée, puis bondit au galop vers la cité sainte.

— Si Ahmed est de retour ! hurla-t-il lorsqu'il fut à portée de voix de la foule qui s'amassait hors des remparts, devant la porte principale de l'enceinte fortifiée. Si Ahmed est de retour !

— *Allah ou akbar !* Allah est grand !

La clameur de la foule louait Dieu l'Unique qui ramenait le Maître aux lieux saints après une longue captivité !

La foule ignorait encore ce que savaient les initiés : le chérif Tidjani ramenait dans les *bassours** de sa smala une nouvelle épouse ! Une roumia ! Une chrétienne !

PREMIÈRE PARTIE
LA DEMOISELLE DE COMPAGNIE

CHAPITRE PREMIER

Malgré la tristesse de ce terrible hiver 1870-1871, Aurélie chantonnait un air de Strauss en esquissant un pas de valse. Valses lorsque l'on tient une demi-douzaine de pigeons dans les bras n'est pas si facile que cela paraît. À vrai dire, le spectacle qu'elle offrait dans les larges couloirs du Grand Hôtel de Bordeaux était celui d'une jeune fille radieuse et heureuse de vivre. N'irait-elle pas demain à la représentation officielle du Grand Théâtre ? Non seulement madame Steenackers l'avait invitée, mais la femme du ministre lui avait prêté une de ses plus belles robes ; elle n'aurait qu'à la retoucher légèrement, son travail terminé.

Demoiselle de compagnie de la femme du ministre des Postes, le député Steenackers, elle avait accompagné à Bordeaux le ministre et sa famille, obligés de suivre le gouvernement replié sur les bords de la Gironde tandis que les désastres s'accumulaient sur notre frontière de l'Est. La guerre était aux marches de la Lorraine et de l'Alsace. L'heure était sombre, et Aurélie ne voyait autour d'elle que des figures allongées. Mais, lorsqu'elle comparait son sort à ce qu'il était trois ans auparavant, Aurélie se découvrait la plus heureuse des jeunes filles !

Désormais, elle évoluait dans le milieu où depuis toujours elle ambitionnait de vivre ; certes, elle n'était qu'un serviteur privilégié, mais il ne tenait qu'à elle, elle en était certaine, de franchir rapidement les échelons qui la séparaient encore d'un monde qu'elle voulait conquérir. Demain, ne serait-elle pas dans la loge ministérielle dominant le parterre du Grand Théâtre où s'entasseraient toute la noblesse et la bourgeoisie de la capitale provisoire de la France ?

Dans l'enthousiasme de ses vingt et un ans, Aurélie tournoyait, serrait plus fort dans ses bras les pigeons voyageurs dont elle était chargée de recueillir les messages et qui constituaient la seule liaison rapide entre le gouvernement replié et l'état-major de l'armée. Le député Steenackers, ministre des Postes, lui avait confié cette tâche à laquelle elle se donnait de toute son âme de patriote. Elle avait déjà bousculé ainsi, en traversant les corridors de l'hôtel, quelques fantômes en redingote qui hantaient les couloirs. Ministres, hauts fonctionnaires, directeurs de cabinets, fringants officiers en grande tenue portant moustache et barbe, tous connaissaient de vue cette magnifique et grande jeune fille blonde, protégée du ministre et de son épouse.

Certains lui adressaient un petit sourire d'amitié.

— Alors, mademoiselle Aurélie, cette volière, que vous apporte-t-elle ?

— Secret d'État, messieurs, répondait-elle en riant.

Elle passait désinvolte, certaine de son succès, ne se retournant pas, suivie des yeux par les jeunes attachés de cabinet, trop fine pour entamer un flirt, si léger soit-il, avec ces jeunes gens de haute origine.

— Qui est-elle ? D'où vient-elle ? se demandaient-ils, séduits par sa grande beauté, intrigués par le mystère qui planait sur sa vie.

— Une protégée du ministre ? Il a du goût !

— Pas touche, mon cher, c'est la dame de compagnie de

Index

Rhorfa : construction formant d'étroites cellules voûtées, superposées sur plusieurs étages, qui servent de grenier aux semi-nomades et, parfois, d'habitation.

Rodoua : demain.

Roul : génie des sables.

Salam alekhoun : Le salut sur vous.

Saroual : pantalon musulman vaste et bouffant.

Sebkha : lac d'eau salée au Sahara.

Shouf ! : regarde ! Vois !

Sokhrar : chamelier.

Sors : faucon pèlerin importé de Norvège, le meilleur faucon chasseur de l'Atlas saharien.

Takouba : sabre targui à lame plate et large.

Tamachek : langue des Touareg.

Tchartchaf : voile noir avec lequel les femmes arabes se cachent le visage.

Terfess : truffe blanche du désert.

Thaleb : écrivain, savant.

Toboul : tambour.

Tolba : religieux enseignant le Coran, le droit islamique, l'écriture et la littérature arabes.

Ya ouldi : mon enfant.

Yaouled : enfant.

Zaouia : établissement religieux sous l'autorité d'une confrérie musulmane, spécialement affecté à l'enseignement.

Zeriba : hutte en roseaux.

Ziara : impôt annuel, proportionnel à la richesse des membres d'une confrérie.

N° d'édition : N.01EBNN000130.N001
Dépôt légal : janvier 2006